

La sensibilité géographique de Photis Kondoglou

Michel Bruneau

Directeur de Recherches au CNRS-Université de Bordeaux

michel.bruneau7@wanadoo.fr

Résumé: Photis Kondoglou (1895-1965) est un écrivain et peintre qui a manifesté dans toutes ses œuvres une très grande sensibilité géographique, à travers une prose poétique d'une grande qualité esthétique. Originaire d'Aïvali en Asie Mineure, il a conçu très tôt une passion pour la mer et la marine à voile, pour les voyages en bateau sur toutes les mers du monde, en racontant les histoires des navigateurs grecs ou européens et des explorateurs qu'il a lus ou des marins qu'il a connus. Il a également parcouru, lui-même ou par voyageur interposé, des montagnes, des fleuves, des paysages très variés sur tous les continents. Il décrit des milieux naturels dans lesquels les vents et la mer occupent une place centrale. Nostalgique de la culture profondément orthodoxe de la *Romiosyni* qui a fleuri principalement en Asie Mineure, il recherche dans les paysages de la Grèce et de l'Orient proche les témoins architecturaux de ce passé, notamment les châteaux forts, les monastères byzantins, les églises et villages anciens. Il se dégage de son œuvre une géographie culturelle de l'Hellénisme dans la longue durée. L'un de ses livres, l'*Astrolabe*, peut même se lire comme un hymne à la planète terre et à son hydrosphère marine, porteur d'une vision géographique globale.

Abstract: Photis Kondoglou (1895-1965) is a writer and a painter who has shown in all his works a very large geographic sensitivity through a poetic prose of high aesthetic quality. Native from Aivali in Asia minor, he generated very early a passion for the sea and the Navy sailing, boat trips on all the seas of the world, telling the stories of Greek or Europeans sailors and explorers about whose he has read or that he has known. He also traveled, himself or using the knowledge of other travelers, in mountains, rivers, very varied landscapes on all continents. He describes natural environments in which the winds and the sea occupy a central place. Nostalgic of the deeply Orthodox culture, the *Romiosyni*, that flourished primarily in Asia minor, he searches into the landscapes of Greece and the Near East architectural witnesses of the past, especially castles, Byzantine monasteries, old churches and villages. It emerges from his work a cultural geography of Hellenism in the long term. One of his books, the *Astrolabe*, can even be read as an hymn to the planet Earth and its marine hydrosphere, carrying a geographical overview

La lecture de diverses œuvres littéraires de Photis Kondoglou et l'examen de beaucoup de ses dessins et peintures m'ont toujours frappé par le sens aigu que cet auteur a des paysages, des milieux naturels, des populations, de leur culture et de leur

histoire. Né en Asie Mineure, à Aïvali, près de la mer et d'un archipel de petites îles (Moskonisia), il a eu très tôt la vocation d'un marin, avant de choisir finalement celle de peintre et d'écrivain. Toute sa vie, il a été hanté par les voyages et les récits des voyageurs de diverses époques et continents. Il a évoqué de façon incomparable, dans sa prose poétique, un grand nombre de lieux sur toute la planète, même si il a privilégié ceux de la Grèce, de ses îles et de son Asie Mineure natale, et plus largement du Proche-Orient. Il est à bien des égards le géographe de l'hellénisme, ou plus exactement de la *Romiosyni*, dont il a décrit les caractères issus de la civilisation byzantine et liés à la religion orthodoxe. Passionné par la marine à voile et par tous les éléments du milieu marin, il a parcouru dans ses écrits un grand nombre de mers et d'océans, avec leurs tempêtes et ouragans, et débarqué sur leur côtes, lui-même ou à travers les récits oraux ou livresques de voyageurs-explorateurs.

Très tôt, en 1935, Kondoglou a publié un livre de géographie, qui se présente comme tel, *O Astrolavos*, l'Astrolabe, du nom de cet instrument dont les marins se servaient pour déterminer la hauteur des astres au dessus de l'horizon et pour lire l'heure en fonction de la position des étoiles ou du soleil. Ils l'avaient utilisé, depuis l'Antiquité et jusqu'au XVIIIe siècle, pour s'orienter et naviguer sur les mers. Ce livre donne une première idée de la vision géographique du monde de Kondoglou. A partir de cette première approche, en parcourant l'ensemble de son œuvre écrite publiée et quelques unes de ses œuvres picturales, on tentera de dégager la vision et la sensibilité géographique de Kondoglou à travers trois de ses grandes orientations thématiques : les mers et les voyages maritimes, les châteaux-forts, les monastères fortifiés et leur environnement, la *Romiosyni* ou la géographie culturelle de l'Hellénisme.

1.1. L'Astrolabe

Tel est le livre «étrange», «bizarre» ou «original» que Kondoglou a consacré exclusivement à sa vision géographique du monde. Publié à Corfou en 1935, il «contient des histoires singulières et des descriptions de différentes parties de la terre, dans lequel il parle des hommes et de leurs savoir-faire, de leurs façons de vivre et de leurs mœurs exotiques. Il contient aussi des descriptions vivantes d'îles désertes lointaines, de vents et de leurs noms, des montagnes les plus célèbres, des techniques curieuses, comme de beaucoup d'autres choses étranges et inconnues de beaucoup. Photis Kondoglou les a rassemblé avec beaucoup d'amour à partir de différents papiers laissés par des voyageurs célèbres avec ce qu'il a vu et entendu lui-même. Illustré de peintures et de décorations de Kondoglou et de son élève Giannis Tsarouchi». Tel est le résumé mis par l'auteur lui-même en exergue de son livre.

Celui-ci peut se lire comme un hymne à la planète terre, le monde étant l'habit enrichi de la terre. Les Montagnes sont les bijoux les plus grandioses de la Terre.

Leurs sommets, rochers d'acier sont mangés par les vents du Nord et les coups de tonnerre. Bien qu'elles ne soient pas aussi hautes en Grèce que dans l'Himalaya, ces montagnes paraissent plus hautes et plus grandioses parce que, la plupart du temps, l'air tellement pur et cristallin les montre si distinctement, comme des pierres dressées sur la plaine qu'on pourrait toucher avec la main. Alors que les grandes montagnes sont entourées de tempêtes et de nuages qui les cachent en permanence, elles sont longues avec de nombreux sommets qui ne sont pas d'un seul tenant mais un véritable chaos. L'homme est fait de telle sorte qu'il peut sentir ce qui est à sa mesure et à ses forces, mieux que ce qui est hors de ce qu'atteint son regard et de ce que ressent son cœur. De même, la fourmi tourne autour d'une pierre, l'admire et se dit que cette montagne est gigantesque par rapport à sa taille.

Il en arrive de même avec la Mer, mais le voyageur la parcourant en bateau de nombreux jours et nuits sans apercevoir de terre, il n'en voit ni le bout ni le fond jusqu'à ce qu'il trouve une terre. Les Grecs ont chanté et raconté avec une plus grande sensibilité que d'autres les constructions de la nature, et ils n'ont rien laissé sans l'embellir de leur imagination, car leur petit pays et leurs mers sont pleins de détroits et de golfes, enrichies par une abondance d'îles. On dit que tous les éléments de la nature ont été faits à la mesure de l'homme pour qu'il les aime, sans être effrayants ni immenses au point de lui faire peur et de le rendre coi. Ils peuvent être représentés sur des dessins par des formes humaines : les Mers, les Fleuves, les Montagnes, les Sources, les Vents et les autres créations terrestres. La mer grecque, c'est-à-dire l'Archipel et la mer Noire, est un petit bassin par rapport à l'Océan. La mer dite Méditerranée, qui est la haute mer pour les bateaux grecs, est un petit lac à côté de l'Océan. Platon compare la mer qui se trouve en deçà des Colonnes d'Hercule à un port avec une étroite embouchure et les hommes qui vivent autour sont comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un marécage. Il n'y a pas de connaissance plus heureuse et intéressante pour l'homme que l'histoire de la Terre (Ph. Kondoglou, 1935, 9-16).

Partout où habitent des hommes sur la terre, chaque montagne, île ou fleuve a un nom, ce qui, pour Kondoglou, montre que la Géographie est plus ancienne que l'Histoire. Les livres que beaucoup d'historiens écrivent, ne décrivant que des guerres, des faits politiques et des événements sanguinaires, au sujet des rois et souverains, comme si c'étaient les seuls hommes dignes d'intérêt, il faudrait les brûler comme les livres des hérétiques. Ce qui intéresse Kondoglou c'est de décrire avec simplicité et finesse ce qui apparaît à celui qui observe. Ce qui lui plaît dans chaque pays, il le raconte avec son art sans faire de philosophie ni rien d'autre. L'homme tire le plus grand profit d'être satisfait par des choses simples et belles.

Kondoglou décrit l'humanité comme composée de cinq races. Dans les fresques de sa maison exposée à la Pinacothèque nationale d'Athènes, une scène montre les cinq races (australienne, blanche, jaune, rouge et noire) et deux montagnes stylisées. Il présente dans son livre «Les hommes et les 72 races de la terre». C'est un

récit et une représentation de la répartition des hommes à la surface de la terre en fonction de la mythologie et de la Bible, avec des dessins à la plume de style byzantin (Ph. Kondoglou, 1935, 34-42).

Kondoglou donne une liste de 26 géographes, la plupart Grecs de l'Antiquité gréco-romaine, un Arabe, un Vénitien, un Hollandais, et deux Grecs du XVIIIe et XIXe siècle. Il dit ne citer que ceux qu'il connaît et qui ont une âme poétique. Il affectionne particulièrement Strabon, qu'il cite ou auquel il se réfère souvent, dont il a peint un portrait qui figure dans plusieurs de ses livres (Ph. Kondoglou, 1935, 19-24). Il a beaucoup utilisé aussi les livres écrits par des missionnaires qui ont été les premiers découvreurs de contrées et de peuples auparavant inconnus ou peu connus. Le franciscain Jean Carpini envoyé par le Pape Innocent IV a été reçu à la cour de Gengis Khan et a été le témoin des cérémonies de son couronnement impérial. Il décrit la vie et les mœurs des Mongols (Ph. Kondoglou, 2005, 238-246). Il relate aussi les aventures du père danois Hans Engkete qui au XVIIIe siècle a été le premier à vivre très longtemps avec les Eskimos du Groenland, afin de les convertir au christianisme. IL décrit les difficultés de la vie dans ce milieu extrêmement froid (Ph. Kondoglou, 2005, 247-253).

1.2. Aïvali, Moskonisia et l'antique Porselini

La géographie de Kontoglou commence par celle de sa région natale en Asie Mineure. Il donne une description détaillée des îles et détroits, de la côte continentale et de ses montagnes, mettant l'accent sur la vie rurale et maritime. Il se situe souvent à Agia Paraskevi cette forteresse monastère perchée sur un rocher où il vécut auprès de son oncle moine et d'où il contemplait les paysages alentours et le mouvement des bateaux. Il donne quelques éléments sur l'histoire d'Aïvali, mais ne décrit pas la ville en elle-même.

«Dans notre pays, il y a de très beaux rivages, qu'on ne trouve pas ailleurs. On se croirait au Japon, avec tous ces petits golfes, ces détroits, des plages, ces pierres étranges, ces bras fermés, ces passages étroits, ces petits îlots, ces récifs, ces rochers percés, toutes ces choses bizarres, comme irréelles. A ce qu'il semble, ces rivages poétiques ne se trouvent que dans des pays autrefois volcaniques. Ils morcellent la terre ferme, la déchiquètent et lui confèrent cette variété charmante qui n'existe pas là où le continent est d'un seul tenant et monotone.

Il y avait la mer intérieure et la mer extérieure, autrement dit le large. La mer intérieure était la plus belle, un véritable rêve. Elle était fermée comme un grand lac marin, divisé en zones plus petites par tout un tas de petits caps qui s'avançaient ici et là et dessinaient autant de détroits, de golfes, de marais. Le caïque avançant, on avait l'impression que s'ouvrait devant soi une porte magique donnant sur un autre lac, puis un autre, puis un autre : chose merveilleuse!» (Ph. Kondoglou, 1962, 90-91).

Kondoglou décrit aussi des paysages sous-marins : «Quand nous passâmes près du cap, nous nous penchâmes au-dessus de la rambarde pour regarder et nous distinguâmes très clairement le fond de la mer, les algues, les poissons qui grignotaient et toutes sortes de créatures marines collées sur les pierres noires. Le caïque les survolait sans même troubler l'eau. C'était le cap du Nid d'Aigle» (Ph. Kondoglou, 1962, 91).



Source: O Astrolavos, 1935, p.45



Source: O Astrolavos, p. 47

1.3. La Cappadoce

Le nom remonte à Hérodote qui l'a le premier mentionné. Il s'agit de l'intérieur de l'Anatolie, limité à l'Ouest par le fleuve Alys (Kizil Irmak), s'étendant au Nord jusqu'à la mer Noire. Il décrit cette région comme pleine de mystères et de mythes, entourée de déserts. Les pères de l'Eglise en ont fait un lieu de miracles et de sortilèges. Plusieurs instruments de musique en sont originaires : *kanoni*, guitare, pipeau... De nombreuses guerres s'y sont déroulées et de nombreux peuples s'y sont mélangés : Phrygiens, Perses, Arméniens, Assyriens, Grecs, Romains... La religion a d'abord été le culte du soleil, de la lune et du feu. Ses habitants faisaient des pèlerinages au mont Argée. Kondoglou décrit les différentes sortes de monuments troglodytiques (églises, châteaux, maisons) creusés dans les tufs volcaniques caractéristiques de cette région qui n'a pas de pierres. De nombreux saints ermites ont habité ces cellules troglodytiques, parfois couvertes de fresques. Il décrit le fleuve Alys, fleuve rouge et salé (Ph. Kondoglou, 1935, 92-95).

Il donne une description et un dessin stylisé du lac salé Tatta (*Touz gkiol*) avec son niveau d'eau variable selon les saisons, la terre étant recouverte d'une croute entourant les eaux marécageuses. Au Sud, pousse de l'herbe où des bergers conduisent leurs troupeaux et installent leurs tentes. L'hiver, le lac se remplit d'eau, mais aucun bateau ne s'y aventure à cause de sa faible profondeur (de pas plus d'un mètre). Le fond est constitué d'une couche de sel au dessus de laquelle il y a de la boue. L'eau jaillit de nombreux trous. En été il s'assèche à l'exception du centre où il y a de l'eau en permanence ; il devient un désert salé d'un blanc éblouissant, brûlé par le soleil. La végétation d'épineux et de buissons est pleine de sel apporté par le vent. Le sel d'excellente qualité est rassemblé dans des magasins de stockage d'où il est exporté en Inde. Une digue chemin pavé construit par les Romains ou les Byzantins traverse le lac en son milieu, pour permettre le passage des caravanes en hiver. Il y a dans le lac six petites îles désertes dont la principale a un village en ruines. Kontoglou cite Strabon qui décrit ces mêmes phénomènes (Ph. Kondoglou, 1935, 96-98).

Il donne également une description précise du mont Argée (*Ertziag Dag*) pelé avec des fossés et des creux sombres qui crachent le feu. Il différencie les roches dures de la montagne principale (marbre noir et rouge cerise) de celles des montagnes pointues environnantes (sable et cendres). Au delà de Kaisareia le sol est fait de cendres et de roches légères de couleur rouille. Un dessin à la plume montre l'Argée et les montagnes proches stylisées à la manière byzantine avec le panache des fumerolles (Ph. Kondoglou, 1935, 100). Les neiges éternelles recouvrent le sommet qui est à 4 000 mètres environ. Il décrit ensuite le climat continental très froid de la Cappadoce exposé aux vents descendant de la Russie. Les paysages agraires entre Argée et Taurus sont une alternance de parties désertiques très sèches et de parties humides très vertes avec des prairies et des vergers variés, en particu-

lier de jujubiers, une végétation de peupliers noirs et d'eucalyptus. Kondoglou évoque brièvement l'histoire de chacune des villes de cette région en mentionnant les châteaux forts, les églises et les temples ou statues de divinités préchrétiennes (Ph. Kondoglou, 1935, 99-111).

1.4. La mer Noire

Sa description de la mer Noire dénote un grand talent de synthèse géographique. Il la différencie d'emblée de la Méditerranée par son absence d'îles importantes, la rareté de ses sites portuaires, ses eaux plus douce à cause des fleuves aux débits élevés qui y déversent leurs eaux, les tempêtes fréquentes et les brumes qui obscurcissent ses horizons. Elle n'a pas de marées sensibles, mais son niveau monte au moment de la fonte des neiges et des glaces qui l'hiver sont observables sur sa rive Nord. Kondoglou nomme et décrit brièvement chacune des petites îles rocheuses, non habitées présentes sur ses rives Sud et Est. Il énumère les principaux caps sur les côtes de l'Asie mineure et de la Crimée. Il donne ensuite une brève description des nombreux fleuves qui se jettent dans la mer Noire : le Danube, le Dniepr, le Don, le Kizil Irmak... Il s'intéresse à leur navigabilité, aux poissons qui y vivent... Les crustacés qui demandent une eau salée (calamars, crabes, pieuvres, sèches) sont absents, alors que les poissons sans écailles tels que les thons, pélamides, maquereaux, les poissons à caviar, les dauphins sont nombreux. Il évoque ensuite brièvement les paysages côtiers de l'Asie Mineure avec leur végétation dense, et les différentes ethnies qui y habitent, ne mentionnant que les groupes ethniques les plus sauvages, anthropophages comme les Mosyniki, les Scythes et les Tatares . Il parle ensuite des principaux ports et villes de la côte pontique : Kerasounta, Oinoi, Samsun, Paphra, Sinope, Amastris, Partheni, Amastris, Pontoirakleia, Sinope, et la principale Trapezounta qu'il mentionne renvoyant à plus tard sa description et son historique. Pour chacune d'entre elles, il donne l'étymologie du toponyme, son équivalent en turc, une description des sites archéologiques et des éléments d'histoire. Il décrit aussi les paysages de la région littorale (Ph. Kondoglou, 1935, 112-125).

Il consacre deux pages au Lazistan, situé à l'Est de Trébizonde, et à sa population de marins intrépides qui n'ont pas peur d'affronter les pires tempêtes de la mer Noire, sans boussole, avec des voiliers à double mat (*gangalis*) d'un type très particulier. Il décrit ces hommes au caractère d'acier, dans leur apparence physique et leurs vêtements noirs, leur langue singulière mêlée de mots grecs anciens, majoritairement musulmans, qui dansent le *pyrrichios*, danse pontique héritée de l'Antiquité. Suit une partie consacrée aux bateaux de la mer Noire, en particulier ceux des Lazes avec trois dessins. Les marins de la mer Noire étaient pour la plupart des Musulmans, mais aussi quelques Chrétiens. L'abondance des forêts et bois sur les rives Sud et Est facilitait la construction de ces voiliers, tout en bois de di-

verses espèces, et la présence de chantiers navals dans les ports de ses côtes (Ph. Kondoglou, 1935, 126-133).

Kondoglou décrit également la côte septentrionale basse avec ses marécages et ses langues de sable, la Crimée et la mer d'Azov, donnant à la fois les toponymes grecs, turcs et russes. Il s'intéresse au détroit de Kertch dont il donne la profondeur. Il relève les noms et sites des anciennes cités grecques sur les côtes de Crimée et de l'Azov. Les peuples barbares vivant de la pêche ou de l'élevage (Cimmériens, Maiotes, Scythes ou bien Zygoi, Pseirophages...), sur ces rives de l'Azov et du détroit, sont présentés comme habitant ces plaines du Nord de la mer Noire. Kondoglou s'appuie sur les informations apportées par les géographes anciens, surtout Strabon. Il énumère les noms des villes. Il aborde la côte très rocheuse et abrupte du Caucase à travers sa population de corsaires qui utilisaient des bateaux très légers pour attaquer les autres bateaux et les villages où ils pillaient et prenaient des otages pour en faire des esclaves (Ph. Kondoglou, 1935, 133-136).

Sa géographie de la mer Noire est donc avant tout historique, inspirée par les géographes anciens. Il n'a pas lui-même visité ces régions et n'a pas fait d'observations directes. Il se limite au littoral sans décrire ni évoquer les régions de l'intérieur (Matsouka, Chaldia). Sans transition, Kondoglou passe à une description du détroit de Magellan, des terres et populations avoisinantes.

Le livre *L'Astrolabe (O Astrolavos)* se termine par une série de chapitres sans liens directs avec ce qui précède, ni entre eux. Il donne une description du détroit de Magellan et des nombreuses îles de son environnement, avec le récit de l'exploration de tous les navigateurs espagnols, hollandais, anglais et français qui l'ont traversé au cours des XVIe-XVIIe-XVIIIe siècles et de leurs contacts avec les populations locales inconnues. Il décrit également la Terre de Feu et la Patagonie proches. Suit une courte biographie de Juan Da Fuca (Phokas en grec), marin né à Céphalonie en 1550. Il navigua surtout le long des côtes américaines du Nord de l'Atlantique et du Pacifique pour le compte des Espagnols puis des Anglais. Il donna son nom Fuca au détroit situé entre l'île de Vancouver et le continent. Kondoglou s'intéresse ensuite aux tempêtes maritimes en Jamaïque et ailleurs dans le monde. Il décrit très précisément le phénomène des cyclones qu'il appelle ouragans dans les Antilles à partir du récit d'un navigateur anglais. Il parle ensuite brièvement des tortues de mer, des crocodiles et des alligators, et brièvement des populations indigènes de la Nouvelle Zélande, les Maoris (Ph. Kondoglou, 1935, 137-161).

Cet intérêt de Kondoglou pour une description précise, géographique, des lieux lui vient de son goût pour les voyages. Dès sa plus tendre enfance, Kondoglou était qualifié de voyageur (*periigitis*) par ses camarades, parce qu'il aimait les voyages dans les contrées lointaines et que son désir était d'y aller. Il avait comme livre de chevet *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe et les livres de Jules Verne.

2.1. Les voyages

Kondoglou distingue les voyageurs (*taxidevtes*), ceux qui voyagent pour leur travail, pour faire du commerce, de ceux qui voyagent pour connaître, comprendre les lieux, les étudier et en trouver d'inconnus (*periigites*), ce sont des voyageurs-explorateurs, par opposition aux voyageurs-utilitaires, conquérants de colonies. Il distingue ceux qui vont dans ces contrées lointaines pour les soumettre, les colonisateurs, ce qu'il ne trouve pas juste, et ceux qui combinent le commerce et l'étude parmi lesquels se trouvent les Corsaires. Ceux qui, pour lui, parlent le mieux de leurs voyages sont les plus illettrés et les plus anciens. Il se réfère immédiatement aux marins explorateurs et commerçants qu'étaient les Phéniciens et les Grecs anciens, parce qu'ils sont allés aux extrémités du monde pour vendre leurs marchandises et construire des escales pour leurs navires. Par la suite, il mentionne les Portugais, les Italiens, les Espagnols, les Hollandais, et plus tard les Français et les Anglais (Ph. Kondoglou, 1935, 17-18). «De quelque origine que soit chaque voyageur, je ne transpose pas son histoire telle quelle dans notre langue, mais je la transforme avec ma sensibilité taillée à notre mesure pour la rendre grecque, je l'assaisonne avec notre propre sel, sans nuire le moins du monde à cette naïveté naturelle qu'a cet art sans artifice. Précisément souvent je renforce beaucoup de détails dans la plus grande simplicité, car j'ai l'idée que le plus simple est le plus beau parce que c'est le plus vrai» (Ph. Kondoglou, 1975, 8).

Le voyageur doit savoir dessiner, croquer tout ce qui se présente à lui (bâtiment, plante rare, animal étrange) et relever les contours d'une ville, d'un château, d'un port ou tout ce qui se présente. Il doit connaître la géographie et utiliser l'astrolabe



Ὁ Ταξιδεὺς. Σχέδιο Φ. Κ.

Source : Taxeidia, 1928, p.63

et la boussole. L'un des premiers livres publiés de Kontoglou, *Taxeidia* (1928), relate les voyages qu'il a été amené à faire en Grèce à diverses occasions. Il en a profité à chaque fois pour réfléchir sur ce dont les vivants ne se souviennent pas. Son idée directrice était de s'occuper de ce que le monde ancien (celui des Byzantins, des Francs, des Vénitiens et des Turcs) a laissé, de ce qui devait disparaître totalement, alors que les anciennes coutumes cédaient la place à d'autres qui venaient de l'extérieur. Il voulait d'autre part se servir de son talent de dessinateur et de peintre pour représenter ces choses (bâtiments, objets, paysages) dans leur site, pour en garder une trace, alors que le temps aidé par l'homme change totalement la face de la terre dans ces régions. Il s'est efforcé de rassembler ce qu'il a recueilli, oralement ou dans des écrits, sur l'histoire et les circonstances caractéristiques de ces lieux (Ph. Kondoglou, 1928, 9-10). Il s'agit de l'Acropole de Corinthe, de Nauplie, de Palamidi, de Karytaina, de Monemvasia, du monastère d'Osios Loukas, de Dimitsana, de Mystra, du château de Kalamata et de différentes îles de l'Archipel (Ph. Kondoglou, 1928, 18-119).

2.2. Les marins aventuriers et la navigation à voile

«Je suis né dans le sel de la mer. Dès ma plus tendre enfance, j'ai appris à diriger une barque, à naviguer à la voile, à jeter et à lever l'ancre, à affronter la tempête, à mener la rude vie de marin. Plus tard, j'ai même appris la charpenterie de marine et j'ai construit une grosse barque» (Ph. Kondoglou, 1962, 166).

«C'est ainsi que je vivais dans mes jeunes années mais encore aujourd'hui, mon cœur reste le même et je continue de vivre au milieu des vieux gréements qui voguent sur les mers lointaines et mouillent au large de quelque île mystérieuse. J'ai Robinson dans la tête, tout près de l'Évangile, et de le relire, chaque fois, me rafraîchit et apaise mon cœur » (1962, 167). « Ainsi, étant enfant, j'avais la chance de vivre dans une nature assez semblable à celle où s'aventuraient les voyageurs de Jules Verne, les compagnons des Colomb, Pizzaro et autres Cortès, ou les pirates qui écumaient les mers et les îles lointaines» (Ph. Kondoglou, 1962, 169).

Kondoglou a été fasciné par le voyage autour de la terre de Magellan qu'il relate à travers le journal écrit par son ami et secrétaire, Antonis Pingkafetas, l'historien de Magellan. Cet Italien de Rhodes a effectué l'ensemble du voyage et témoigné des grandes épreuves traversées par ceux qui ont survécu à ce voyage qui a duré d'août 1519 à septembre 1522. Kondoglou prend plaisir à lire et relater ces voyages anciens, du temps de la marine à voile, qui ont beaucoup de charme, alors que les voyages modernes, actuels, lui semblent froids et ternes en comparaison. Il y manque la poésie. Les anciens voyageurs font sentir à travers leurs écrits les saveurs et odeurs de la fraîcheur de l'eau salée de la mer, le bruit des vagues, le sifflement des haubans dans le vent, les cris des mouettes, la présence des gros poissons dans les

eaux profondes, les hauts fonds, les rochers qui font peur aux marins... les animaux étranges et les hommes variés rencontrés, les nombreux périls des tempêtes et ouragans. Il a souvent décrit ceux-ci à partir des témoignages écrits de ces anciens navigateurs et voyageurs (Ph. Kondoglou, 1975, 102-103). Ils risquaient constamment leur vie en affrontant toutes ces épreuves sur mer et sur terre. C'est pourquoi Kondoglou s'intéresse beaucoup aux Portugais, aux Espagnols et aux Hollandais des XVI^e et XVII^e siècles de l'époque des grandes découvertes et aux explorateurs anglais et français par la suite.

Le personnage de Iraklis Giavasoglou, dit Giavas le marin, lui a fourni oralement beaucoup de renseignements sur ses voyages et aventures dans le monde entier, en particulier sur la Chine et les Chinois, la Sibérie, la Corée, le Dahomey, le Libéria. «C'est un vieux, qui, sachant beaucoup de choses et ne vieillissant pas, a fait de nombreuses fois le tour de l'hydrosphère. Grâce à Dieu, il vit en grande forme, encore aujourd'hui, à plus de cent ans. Bénit soit le jour où nous fîmes connaissance et tissâmes des liens d'une amitié chaleureuse. Car autrement serait perdue une grande partie de la richesse de la mémoire de ce cher homme qui s'exprime à travers le charme et la saveur de son discours. C'est pour moi un vrai morceau de choix que je n'ai pas peur de perdre, car il n'est pas décidé à mettre les voiles rapidement pour l'autre hémisphère de la vie, me disant souvent : «Oh, oh ! Nous avons encore beaucoup de temps, mon cher Photis, avant de lever l'ancre»» (exergue du livre *Giavas o thalassinos*, 1965).

Plus les voyages étaient difficiles et périlleux plus il s'y intéressait, citant abondamment les auteurs de première main, en particulier leurs journaux de bord. Il a également privilégié la découverte de Grecs, personnages inconnus, oubliés de l'histoire, mais ayant joué un rôle de premier ou second plan tels que Petros le Crétois (Ph. Kondoglou, 1975, 104-118). Ce dernier a été l'un des plus proches lieutenants de Fernand Pizarre, nommé aussi Petro di Candia, dans la conquête de l'empire des Incas. Kondoglou décrit le milieu montagneux volcanique de la Cordillère des Andes, extrêmement hostile, de la haute altitude et du mal qui lui est lié, provoquant des vomissements, dans un froid très agressif. «Le soleil y brille et le ciel est d'un bleu profond, mais personne ne peut voir les terres plus basses sous les nuages où les éclairs et le tonnerre accompagnent des pluies diluviennes... Les sentiers de montagnes par endroit sont tellement étroits, suspendus en l'air au dessus de l'abîme, qu'un mulet peine à les emprunter». En bas, la jungle est tellement dense dans une atmosphère moite qu'ils peinaient à se frayer un chemin à la hache dans ces marécages et cette forêt constamment arrosés. Il décrit de façon saisissante l'étagement extrême de ce milieu compris entre les neiges éternelles des sommets et la chaleur tropicale des basses terres.

Le style poétique de Kondoglou donne une grande force évocatrice à ses descriptions géographiques toujours très précises. Il aime décrire les épreuves d'une difficulté extrême, surmontées par les acteurs héroïques de ses récits affrontant des mi-

lieux particulièrement hostiles (tempêtes, ouragans, froids ou chaleurs extrêmes, animaux ou populations très menaçants). L'environnement naturel et/ou humain analysés par Kondoglou jouent un rôle fondamental dans ces situations très critiques et éprouvantes pour ceux-ci.

2.3. Les vents

Il attribue une grande importance aux vents qui, en soufflant, vivifient le monde. Il donne une rose des vents. Tout le temps ils changent et remuent l'atmosphère et la mer ; ils mettent les éléments en mouvement perpétuel, renouvellent la face de la terre. Autrement, l'atmosphère serait au dessus des montagnes comme une mer muette et ennuyeuse. Ces vents en soufflant apportent la pluie, la grêle, la neige, la glace. Parfois ils réchauffent la terre, parfois la rafraichissent, d'autres fois la glaçant en fonction de ce que demande l'ordre du monde. De ces changements la création prend les mille aspects qui paraissent et remplissent de joie notre âme. Ils soufflent à travers les feuilles et les branchages comme une mélodie de flûte, la création danse de joie là où chaque chose était endormie et morte auparavant... En un mot les Vents (*Anemoi = Kairoi = Agerides*) sont les patrons de la Terre et du Ciel qui planent au dessus de nos têtes et exécutent les ordres de Dieu, parfois nous effraient, parfois nous réjouissent (Ph. Kondoglou, 1935, 25-30).

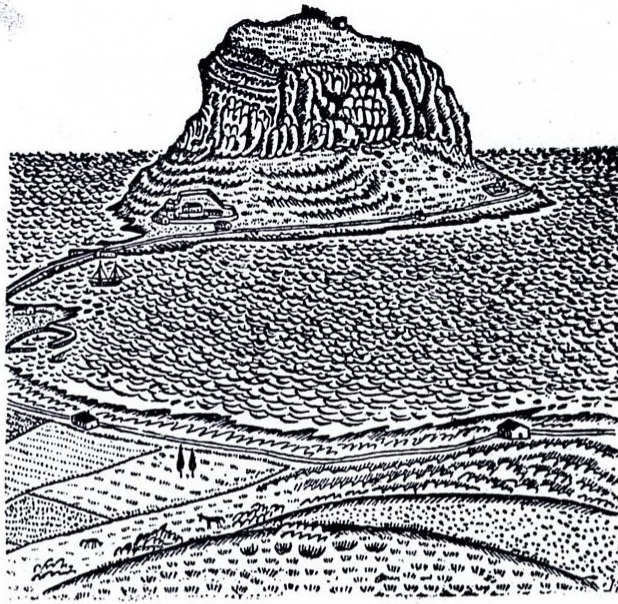
Le vent du Nord (*Vorias*) est le roi des vents, leur père, c'est pourquoi on le nomme *Kyr Vorias* et *Gerovorias*. Le vent du Sud *Notos* est plus faible. Ils soufflent tous les deux la plus grande partie de l'année, les autres soufflent entre deux lorsqu'ils se reposent. Ils étaient représentés dans l'Antiquité sous des formes humaines (têtes avec trompette ou non). Les quatre vents sont représentés aux quatre coins du monde avec des bêtes sauvages de l'Apocalypse sur une fresque du monastère de Vatopedi. Dans un passage significatif de Aïvali (1962, 185-190), il oppose le vent du Nord (*Vorias*), stable et constant, au vent du Sud (*Notias*), capricieux et changeant (Ph. Kondoglou, 1935, 31-33).

3.1. Les Châteaux forts : O Kastrologos

Toute sa vie Kontoglou a nourri une passion pour les multiples châteaux forts, les tours et maisons fortifiées, plus ou moins en ruine, qui parsèment la Grèce continentale et ses îles, situés sur des points hauts, rochers, collines, montagnes. Ils ont été construits à diverses périodes historiques par les Grecs anciens, les Byzantins, les Francs, les Catalans et les Turcs, témoins des nombreux conflits guerriers qui ont déferlé sur la région. Il dit en avoir recensé huit cents. Ce sont les monuments les plus imposants et les plus durables qui témoignent des luttes des Grecs pour leur survie et la perpétuation de leur culture, de leur religion et de leur nation. Ils

leur ont permis de se défendre contre les attaques des Vénitiens, des Francs croisés, des Turcs et des pirates de tous bords. Ils sont un symbole de leur résistance nationale tout au long de leur longue histoire (Ph. Kondoglou, 2004, 19-29). On peut les rattacher à la *Romiosyni*, si chère au cœur de Kontoglou.

Il a fait non sans peine l'ascension de ces montagnes, des ces précipices rocheux sauvages, secs, battus par les vents, érodés par les pluies torrentielles. Il a recueilli leurs noms successifs, lorsque c'était possible, dessiné leurs formes souvent étranges qui, vues de loin, se confondent avec les rochers. Son livre contient de nombreux croquis de châteaux ou de parties de ces édifices, quelques peintures et des cartes du Péloponnèse, de l'Eubée ou de la Grèce continentale, dessinées à la main avec les noms de ceux-ci. Il y a également une bibliographie dans laquelle il cite de



Η ΜΟΝΕΒΑΣΙΑ

Ἀὐτὸ τὸ φοβερὸ κάστρο εἶναι ἓνα βραχοβούνι, εἶδος νησί, εἶδος χερσονήσο, πού θρίσκειται ἀνάμεσα κάθο Γέρακα καὶ κάθο-Μαλιά, μέσα σ' ἓναν κόρφο ἀνοιχτὸν σὰ δοξάρι. Τὸ σχέδιο τῆς χερσονήσου εἶναι σὰ δωδύγλωσσα κ' ἔχει περιφέρεια ὡς ἓνα μίλι. Μὲ τὴ μεγάλη στεριά τῆ δένει σὰ νά 'ναι κοτσάνι, ἓνα γιοφύρι, πού σηκώνοντάς το ἡ Μονεβασιά γινότανε νησί. Γιὰ τοῦτο λέγεται καὶ Μονεμβασία στ' ἀρχαία, ἐπειδὴς μπαίνει κανένας μόνο ἀπὸ 'να μπάσιμο. Ὁ λάκερο τοῦτο τὸ νησί ἀπ' τὰ θεμέλιά του εἶναι ἓνας βράχος μονοκόμιματος, θεύρατος καὶ τρομιερός. Οἱ πλαγιές του ἑλοτρόγυρα εἶναι κοφτεές ἀπὸ πάνω ὡς κάτω σὰ νά 'ναι πελεκημένες, ὥστε νά μὴ μπορῆ κανένας νά βάνη κάνε μὲ τὸ νοῦ του πὼς μπορεῖ ν' ἀνεβῆ ἀπὸ πουθενά. Κεῖ πού γαμηλῶνει πῖότερο εἶναι κατὰ τὴ ὑψὶ τοῦ κά-

Source : O Kastrologos, p. 163

nombreuses monographies de lieux et de châteaux. Le livre est inachevé, constitué en partie de notes sur tel ou tel édifice, regroupées en régions : Morée, Corinthe, Achaïe, Arcadie, Thessalie, Macédoine, Thrace... Il consacre des études plus détaillées à quelques châteaux comme celui de Monemvasia, celui de Mizithra ou de Mytilène... Il avait l'ambition de donner un inventaire et une description complète des châteaux forts de Grèce, des grands comme des petits, de ceux qui sont bien conservés comme de ceux qui sont en ruine ou qui ont disparu (Ph. Kondoglou, 2004, 19-29). Son livre a été publié après sa mort, en 1986, par les soins de I. M. Hatzifotis.

Ces châteaux sont loin de la verdure et des arbres, mais sont perchés sur des reliefs rocheux, secs, recouverts d'herbes folles et d'yeuses battus par les vents. L'hiver, ils disparaissent dans un ciel sombre, enrobés dans des nuages déchiquetés. L'été, le soleil les embrase, provoquant des craquements qui sont effrayants au milieu du silence dominant. Les plus grands châteaux, bâtis au sommet des montagnes, sont entourés de plus petits et de simples tours (Ph. Kondoglou, 2004, 23-24).

Kondoglou s'applique à décrire et analyser la singularité de ces lieux fortifiés. Le silence, le mutisme de ces lieux hantés, comme des cimetières d'antiques blocs de pierres empilés par des hommes qui sont morts depuis des milliers ou des centaines d'années, est impressionnant. Ils ont bâti ces murs en travaillant comme des fourmis, construisant leur nid dans le bruissement d'une cohue, alors qu'aujourd'hui domine le silence de la mort. Le paysage que l'on contemple depuis ces hauteurs abyssales s'étend à l'infini au delà des montagnes et des plaines, jusqu'à la mer. Les champs, les villages, les vignes, les villes s'étendent en bas dans un silence de mort à cause de leur éloignement, comme s'ils appartenaient à un autre monde. Ce silence n'est interrompu que par le coassement d'une corneille ou le bruit de la chute d'une petite pierre ou d'un morceau de tuile sur les pavés de la cour du château. Ce bruit est réfléchi par les murs élevés qui entourent la porte jusqu'à ce que le silence absolu soit rétabli de nouveau (Ph. Kondoglou, 2004, 26-29).

Au coucher du soleil, les ombres des montagnes s'alourdissent assombrissant les portes du château. On perçoit comme le murmure mystérieux d'oiseaux de nuit qui se nicheraient près de ces portes. Cette ombre grandit d'un instant à l'autre, l'air se rafraichit, mais les rochers exhalent encore une odeur de pierre à fusil chauffée à blanc toute la journée par les rayons ardents du soleil. Le ciel s'assombrit tout à coup et l'étoile du soir apparaît très haut comme une gouttelette de rosée. Il est temps de descendre de cette montagne qui devient sauvage avec son château désert, silencieux, effrayant. «Dans de tels instants l'homme sent l'éternité fondre sur lui avec une lourdeur écrasante. Mais son âme, qui sent Dieu près d'elle et en elle, s'apaise et surmonte sa frayeur, entendant la voix profonde divine qui lance l'appel mystérieux de l'immortalité» (Ph. Kondoglou, 2004, 24).

Kondoglou souligne particulièrement le caractère désert, non habité, silencieux de ces lieux qui comptent très peu d'animaux, le plus souvent muets, qui en fait des

lieux d'exception, à part, au sein de la Grèce. Parfois, en mai, de la brume et des nuages entourent ces hauts lieux, et un orage éclate avec bourrasques et chutes de pluies épaisses ce qui rappelle à Kontoglou l'époque où les Francs venant de pays pluvieux dominaient. Mais rapidement le soleil brille de nouveau et le calme silencieux reprend ses droits. La nuit on y entend les cris des hiboux et des hulottes, ou bien les crissements des chauves-souris qui pendent tel des lustres au plafond des chambres des anciens occupants des lieux. On entend les coassements des batraciens, le crissement de toutes sortes de petits insectes, le hennissement des mules, les aboiements des chiens.



Carte des châteaux du Péloponnèse. Source : O Kastrologos p. 127

Ces lieux sont souvent très difficiles d'accès, nécessitant des efforts pour surmonter les obstacles matériels du chemin semé d'embûches et entraînant parfois des douleurs aux pieds et aux jambes, sans parler de la chaleur excessive ou du froid glacial du vent qui parfois se lève. Ces conditions contribuent à l'isolement de ces lieux fortifiés. Ils appartiennent au monde de la montagne qui reste archaïque, à l'écart du monde peuplé des plaines et des vallées. C'est le monde des bergers et de leurs troupeaux, et aussi naguère celui des brigands ou des armatoles et des klephtes qui y trouvaient leurs repaires et leurs refuges (Ph. Kondoglou, 2004, 39-42). C'est un monde à part qui est resté archaïque et n'a pas évolué avec le reste du pays. On y trouve aussi des chapelles ou des églises en ruine.

Les monastères, en particulier dans les îles et au mont Athos ou aux Météores, sont fortifiés et construits dans des sites de sommets de collines ou de montagnes, comme les châteaux. Kondoglou a travaillé également à un *Monastiriologo*, qui n'a pas encore été publié. Il s'est intéressé aux monastères et les a décrit en dehors de la Grèce : les monastères coptes d'Égypte (Ph. Kondoglou, 2005, 78-81 et 86-93), chaldéens et nestoriens d'Irak (Ph. Kondoglou, 2005, 138-143). Il consacre également un texte assez long au Tibet (2005, 199-229) dans lequel il souligne l'importance des monastères. Les communautés monastiques de lamas, l'architecture même des monastères fortifiés, l'existence d'ermites vivant dans des grottes en pleine nature, lui rappelle le monde byzantin d'Asie Mineure où le monachisme, l'ascétisme s'étaient développés sur les reliefs montagneux de Bithynie, d'Ionie, du Pont et de Cappadoce. «Les monastères du Tibet sont des bâtiments austères, hiératiques, simples, harmonisés avec les sites où ils se trouvent. Comme les nôtres, ils sont construits dans de très beaux sites, d'où on peut voir un panorama exceptionnel. Les uns sont suspendus au dessus de rochers escarpés difficiles d'accès, d'autres sont perchés en haut d'un relief comme un château, d'autres se cachent au fond de vallées profondes» (Ph. Kondoglou, 2005, 217).

3.2. La Romiosyni

Photis Kondoglou, originaire d'Aïvali et réfugié en Grèce en 1922, a fait de la *Romiosyni* une notion centrale de son œuvre. Il a contribué à en préciser la définition et surtout à populariser la notion dans la société grecque des années 1930 et de l'Après-guerre. «La *Romiosyni* vient de Byzance, ou mieux la *Romiosyni* elle-même se situe dans les dernières années de Byzance... C'est la Grèce souffrante. La Grèce antique a pu être glorieuse et forte. Mais la nouvelle Grèce, la chrétienne, est plus profonde puisque la souffrance est une chose plus profonde que la gloire, que la joie et que toute autre chose. Les peuples qui vivent avec la souffrance et avec la foi impriment plus profondément leur caractère sur le dur rocher de la vie. Ils sont marqués par les malheurs et les persécutions insupportables d'un sceau qui ne s'efface pas et devient inaltérable. Avec un tel sceau est scellée la *Romiosyni*....

La malheureuse est décorée de quelques fleurs immortelles dont n'ont pas été jugés dignes les grands et glorieux peuples de la terre... Bien que le grand arbre de la *Romiosyni* ait été abattu, la souche a été sauvée et a rejeté de nouvelles pousses qui ont fleuri, même si la peur de la mort s'est abattue sur le *raya*» (Ph. Kontoglou, 1980, 269).

Dans la *Romiosyni* de Kondoglou l'accent est mis sur ce qui a survécu de l'empire et de la civilisation byzantine à travers la société et l'Empire ottoman, à travers une tradition populaire (*laiki paradosi*) : les communautés autonomes (*koinotites*), l'esprit coopératif (*synetairismos*), l'architecture populaire, l'iconographie et la spiritualité byzantine, le monachisme et les institutions ecclésiastiques de l'Orthodoxie (*koinoviaki syneidisi*), la musique et les chansons populaires. Il s'agit bien d'une aire culturelle. Kondoglou se réfère à l'assise géographique de l'Hellénisme dans la longue durée, héritée de l'époque hellénistique et circonscrite à l'époque byzantine du Xe siècle, ce que l'on appelle l'espace du « Grand Hellénisme » (*Meizon Ellinismos*). Dans ses écrits, transparait une passion douloureuse pour ce qui relève de l'authenticité hellénique, que ce soit une icône byzantine de la Vierge, un château médiéval, un conte plein d'humanité ou un paysage grec, c'est-à-dire ce qu'il nomme lui-même *Romiosyni*. Cette passion est la source de sa vénération pour les lieux et paysages historiques grecs (I. O. Nisiotou, 1985, 107).

Photis Kondoglou a entrepris, par ses articles dans la presse et dans des revues comme *Kivotos* (1952), un combat pour revenir aux sources de la tradition grecque moderne au sein de la culture populaire dans la lignée de Papadiamantis. Dans le prologue *d'Aivali i patrída mou* (1962), Kondoglou recherche les causes profondes de la dépendance, de l'aliénation de sa patrie d'origine. Il affirme son attachement très fort à l'Asie Mineure dans laquelle il estime avoir eu le bonheur de naître. Ce n'est pas tant pour son sol, son milieu naturel que pour les mémoires helléniques qui datent de trois millénaires, du Xe siècle avant J. C. au grand désastre (*Megali Katastrofi*) de 1922. L'Hellénisme y a fleuri au cours des périodes archaïque, classique, hellénistique, byzantine et ottomane. Ce déracinement de la partie la plus vivante de l'Hellénisme a été une véritable tragédie. Les mémoires de sa patrie sont avant tout des mémoires d'une façon de vivre «en Dieu». Rien n'a pu altérer ce lien spirituel, cet amour mystique pour sa patrie. Sa naissance et sa croissance au sein de cette terre asiatique lui permet de s'accomplir, le libère et le sauve. La perte de cette grande mémoire est selon lui la raison de la dépendance personnelle ou nationale des Grecs. L'abandon de cette terre-patrie a pu être à l'origine de tous les maux du peuple grec. C'est en Asie Mineure que la *Romiosyni* aurait été le mieux préservée et surtout serait restée vivante et créatrice.

Son espace et sa patrie terrestre est Byzance, principalement la Byzance orientale, un espace vaste, étendu, souvent sans frontières, c'est-à-dire avec des frontières qui se contractaient ou se dilataient en fonction des évolutions de ce grand empire. Il comprenait de toute façon les Balkans orthodoxes, l'Asie Mineure, le Proche-

Orient et les vastes étendues marines parcourues par les navires de la *Romiosyni*. Byzance est le creuset dans lequel ont été produites des œuvres spirituelles plus nouvelles et originales, mêlant tous les peuples qui avaient créé une vie spirituelle sous le souffle créateur de l'esprit grec. L'Orthodoxie s'est alors répandue jusqu'aux extrémités du monde : Arkhangelsk, Vladivostok, Nikolaïev, le détroit de Béring où des églises de style grec avec des fresques et des icônes ont été construites (2005, 303-304). Il relate les récits d'un voyage de *Giavas o thalassinos* (le marin) dans l'île de Sakhaline auprès des Aïnous convertis à l'orthodoxie, où il assista à un office religieux de Noël dans une petite église en bois d'architecture comparable à celles de Grèce, dédiée à Saint Panteleimon représenté par son icône. Le prêtre était un missionnaire grec orthodoxe originaire de Macédoine (Ph. Kondoglou, 2005, 256-261). Kondoglou s'efforce de montrer l'extension de cet espace religieux orthodoxe lié à l'Hellénisme, présent en Sibérie et même au-delà. Il traque sa présence un peu partout dans le monde, de l'Asie à l'Amérique et à l'Afrique, en dehors même de l'Europe.

4. Conclusion : Photis Kondoglou géographe de la *Romiosyni*

Thanos Konstantinidis (1995, 115) énumère de façon très concise les principales sources d'inspiration et qualités de l'œuvre de Kondoglou : «Tradition et histoire grecque, montagnes et mers, amour de la nature, voyages et explorations, Christianisme et Byzance, il les exprime de la même façon énergique et attrayante. Avec le style unique de Kondoglou. De ce conteur oriental doué. Avec le flux de son imagination créatrice, de sa prose poétique. Avec la sève de sa langue et la richesse infinie des mots qui rafraîchissent ses textes et les rendent familiers à ceux qui les lisent. Avec cette clarté, cette élégance qui convainquent et qui entraînent. Avec son humanité, sa modestie et son humour».

Le monde de Kondoglou est «un monde matériel et idéal, de la mémoire et de l'imagination, un panorama qui se développe en cercles emboîtés, s'élargissant sans cesse, qui s'enracinent au centre, à Aïvali sa patrie, puis s'élargissent à l'«Anatolie», touchant à leur périphérie les extrémités de la terre en Asie, en Amérique, aux pôles nord et sud, chez les Noirs, les Jaunes et les Rouges. C'est la représentation d'une navigation au long cours, d'une exploration grandiose du pur et de l'innocent qui, lorsqu'il se compare à l'ancien, à l'«antique», disparaît de l'horizon du présent, s'abîme dans le passé et dans l'oubli : c'est la plus grande douleur de Kondoglou lui-même» (M. G. Meraklis, 1985, 56).

Tout au long de son œuvre, Kondoglou a fait preuve d'une sensibilité extrême à la nature, surtout à la mer, aux montagnes, aux vents et aux tempêtes à travers les paysages et les hommes qui vivent en empathie avec ces éléments, à l'écart des grandes villes : les marins, pirates, corsaires, explorateurs, les bergers, les moines.

Il a recherché les témoins du passé byzantin et antique pour les arracher à l'oubli, où semble les vouer le modernisme urbain qui vient d'Occident. Sa créativité artistique s'est nourrie d'une sensibilité géographique aigüe aux manifestations des éléments naturels et aux paysages qui portent la trace de l'Hellénisme et plus largement d'une Orthodoxie, plus ou moins liée à la Grèce à l'échelle mondiale.

Bibliographie

- Kondoglou, Ph., 1928. *Taxeidia*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 163 pp.
- Kondoglou, Ph., 1935. *O Astrolavos*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 180 pp.
- Kondoglou, Ph., 1962. *To Aïvali : i patrida mou*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 333 pp., traduit en français par Marc Terrades, à paraître en 2015.
- Kondoglou, Ph., 1963. *I Ponemeni Romiosyni*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 336 pp.
- Kondoglou, Ph., 1965. *Giavas o thalassinos kai alles istories*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 338 p.
- Kondoglou, Ph., 1975. *Adamastes Psyches*. ekd. «Astir», A. et E. Papadimitriou, Athènes, 369 pp.
- Kondoglou, Ph., 2004. *O Kastrologos*. ekd. Armos, Athènes, 232 pp.
- Kondoglou, Ph., 2005. *Taxidevtes kai oneiropoli*. ekd. Akritas, Athènes, 309 pp.
- Konstantinidis, Th., 1995. *Fotis Kontoglou, o syngrafeas, o zografos, o Ellinas*. In : Fotis Kontoglou, ekato chronia apo tin genisi kai trianda apo tin koimisi tou, Athènes : ekd. Akritas, pp. 109-117.
- Meraklis M. G., 1985. *I laografia kai i ethnografia tis pezografias tou Foti Kontoglou*. In : Mnimonarion tou Foti Kontoglou, Tetradia «Evthynis», 23 : 40-59.
- Nisiotou I. O., 1985. *O Taxidiotikos Fotis Kontoglou*. In : Mnimonarion tou Foti Kontoglou, Tetradia «Evthynis», 23 : 106-110.